Document generated on 10/12/2024 2:50 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Patrick Drolet, Aki Shimazaki, François Leblanc

Jean-François Crépeau

Number 153, Spring 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71150ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2014). Review of [Patrick Drolet, Aki Shimazaki, François Leblanc]. *Lettres québécoises*, (153), 26–27.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

par JEAN-FRANÇOIS CRÉPEAU

☆☆☆ ½

PATRICK DROLET
Pour une dernière fois, je m'abaisserai dans tes recoins
Montréal, Druide, coll. « Écarts », 2013, 128 p., 17,95 $.

La mémoire morte ou l'éloge de l'oubli

Quel dilemme ! D'une part, un sujet à la mode, la mémoire. D'autre part, un auteur dont je ne parviens pas à oublier le regard d'enfant perdu. C'est l'embarras dans lequel me plonge le troisième livre du comédien et écrivain Patrick Drolet. Mais il y a aussi ce que je comprends comme étant l'éloge de l'oubli.

Le narrateur nous entraîne dans une église dont il fait le lieu de sa rédemption. Tous les symboles religieux de l'Église catholique romaine interpellent quiconque a été un jour ou est demeuré un fervent pratiquant. Autrement, il faut lire sur les rites catholiques, ne serait-ce que pour imaginer le décor où l'action est plantée.

Les accents de Bach

Pourquoi tant insister sur le décor dans lequel le héros évolue, sinon parce que, comme l'écrivit McLuhan, « Le message, c'est le médium », et que, ici, l'espace où l'auteur a choisi de camper la trame de son histoire me semble aussi important que les péripéties elles-mêmes.

Une église, donc. La nef et ses bancs, les confessionnaux, le chemin de croix, le crucifix, une statue de la Vierge, un vicaire. Ne manque que les grandes orgues d'où résonne la trame sonore aux accents de Bach. Chaque élément de ce lieu de culte est plus que la simple représentation d'une foi hésitante. Le Christ en croix devient un personnage miniaturisé et vivant d'un passage à l'autre comme s'il voulait, lui aussi, s'échapper et fuir cette terre où il est venu mourir. Puis, les quatorze stations du chemin de croix servent à nommer les chapitres du livre.

Le ton est donné dès la première station : « Pour se fabriquer, il faut avoir un passé, un port d'attache qui résonne. Sans résonance, on ne peut rien. Il faut avoir une mémoire qu'on traîne de jour en jour. Sans elle, rien ne peut se coller ou brûler sur notre visage. » (p. 21) C'est sur cette constatation, lourde de sens pour celui qui se raconte, que s'amorce sa quête visant à rattraper sa mémoire enfuie. Nous ne sommes pas dans l'univers de la maladie d'Alzheimer mais dans un monde où la mémoire mène le héros par le bout du nez au point que, sans elle, il se croit réduit au néant.

Onirisme et poésie

On peut s'égarer dans les pages du roman. Il faut donc être vigilant aux fils de la trame, si ténus soient-ils. Car, même s'il n'y a rien d'embroussaillé, il arrive que l'onirisme dans lequel baigne l'histoire distraie au lieu de nous faire partager le trouble intérieur ressenti par le héros narrateur.

Que dire de la poésie que produisent les images choisies par le romancier ? Lisez : « L'homme sur la croix dormait paisiblement… Il devait transporter une croix fabriquée d'une gigantesque fatigue. » (p. 47) Ou encore : « Mes clameurs se tournaient vers les mirages de ma mémoire. Celle-ci me guettait sans être présente, j'arrivais à trouver son odorat dans les mélodies de Bach. » (p. 83) Le choix des mots a été effectué avec grand soin, ce qui confère un poids supplémentaire à leur signification et ne peut être que ce que Patrick Drolet leur a inféré en les employant dans le fluide de son imagination.

Je l'écrivais plus haut : la mémoire est au centre du roman de Patrick Drolet comme elle est au cœur de tant d'autres récits contemporains. Rien d'étonnant quand il s'agit d'une autofiction ou d'une autobiographie. Mais cela devient inquiétant quand on sait à quel point la mémoire est indissociable de l'oubli, cette défaillance qui inspire une si grande peur au genre humain.

PATRICK DROLET

☆☆☆

AKI SHIMAZAKI
Yamabuki
Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2013, 144 p., 17,95 $.

Voyage, voyage

Je me souviens de ces livres qui m'ont fait voyager dans des contrées lointaines depuis l'enfance. La France de Zola, l'Algérie de Camus, le Grand Nord de Thériault, le Bas-Saint-Laurent de Madeleine Gagnon et Rachel Leclerc, les Trois-Pistoles de VLB et tant d'autres périples.

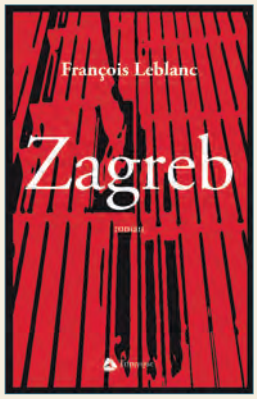
Si les images de ces pays entrent maintenant chez nous grâce au cinéma, à la télé et à Internet, il leur manque l'âme de leurs habitants. C'est ce qui m'a d'abord intéressé dans les histoires d'Aki Shimazaki. Dès la lecture de *Tsubaki* (1999), j'ai apprécié sa façon minimaliste de peindre ses compatriotes et de raconter les us et coutumes millénaires du Japon.

Une retraite paisible

Nous retrouvons ici Aïko Sugihara et Tsuyoshi Toda, héros d'un précédent roman. Âgé de plus de 80 ans, le couple mène une retraite paisible, selon ce qu'Aïko raconte en mettant en relief les 53 ans de leur vie commune.

La nature y est omniprésente, comme dans les précédents récits. Le titre même, *Yamabuki*, évoque un arbuste appelé « corète du Japon », une variété de rosacée aux fleurs jaunes. La légende veut que cette plante soit stérile mais, en réalité, il n'y a qu'une seule variété qui est ainsi. Or, Aïko a longtemps cru être stérile comme la yamabuki, et c'est la raison pour laquelle son premier mari l'a quittée.

AKI SHIMAZAKI



FRANÇOIS LEBLANC

Coup de foudre, coup de cœur

Nous accompagnons la narratrice, dans la deuxième partie du récit, dans un voyage initiatique qui a été déterminant pour son avenir. Divorcée, elle part s'installer à Tokyo chez une tante, son unique parente. Dans le train qui l'emmène, elle aperçoit un jeune homme qui la séduit. Ce coup de foudre lui fait ressentir, pour la première fois de sa vie, le désir profond de connaître un homme et de couler sa vie auprès de lui.

Lorsque le mystérieux garçon descend du train, elle ne réalise pas dans le brouhaha des passagers qu'il a laissé une brève lettre sur ses genoux, dans laquelle il lui avoue les sentiments qui l'ont envahi en la voyant ; il demande à lui parler le plus rapidement possible. La jeune femme hésite à donner suite à ce message, du moins le temps de s'installer dans sa ville d'adoption, de trouver un emploi et de s'adapter à sa nouvelle existence.

Aïko en vient à retrouver Tsuyoshi, l'étranger du train. Ce qui ressemble à un conte de fées devient la réalité et dure encore après tant d'années. La romancière en profite pour illustrer les aléas de la vie d'autres couples connus des Tonda et souligne ainsi certaines différences entre les modèles oriental et occidental de vie familiale.

J'ai retrouvé le plaisir de lire la prose d'Aki Shimazaki à travers les péripéties de *Yamabuki*. La nature, vivante et luxuriante, et l'expression des sentiments, les plus simples comme les plus nobles, s'entrecroisent d'une page à l'autre, distillant ainsi une forme de bonheur de vivre bien différent de celui des Amériques.

☆☆ ½

FRANÇOIS LEBLANC
Zagreb
Montréal, Triptyque, 2013, 180 p., 20 $.

Affrontement

François Leblanc a imaginé deux personnages que tout oppose. L'un, Bernard Telmosse, a longtemps été agent de probation. L'autre, Roy Berthiaume, est un écorché vif. Bernard a tout pour être heureux, alors que Roy ignore le mot bonheur. Le talent du romancier consiste à les mettre face à face dans un ultime affrontement aux allures messianiques.

Berthiaume est récemment sorti du pénitencier où il a passé cinq ans après avoir été reconnu coupable d'agression sexuelle sur une fillette. Il a toujours clamé son innocence et continue de le faire malgré son séjour en prison. Il en veut à l'agent de probation qui a rédigé un rapport présentenciel dévastateur à son sujet.

La vie de Bernard Telmosse n'est pas très reluisante. Il vivote depuis la mort d'Audrey, sa fille aînée écrasée par un poids lourd. Il a quitté son poste d'agent de probation et s'est fait confier un rôle de conseiller, une tâche qui distille à peine son ennui. Il a tout le temps nécessaire pour lécher les plaies laissées par le décès de son enfant et se complaire dans son malheur.

La rage et la peine

La vie quotidienne de Roy est d'une tristesse sans nom ; ce que le romancier Leblanc en dit nous éclaire sur la personnalité du grand gaillard et son apparent désœuvrement. On en vient à comprendre les raisons de sa conduite et les motifs derrière les méfaits qu'il a commis. Il devient presque sympathique.

Telmosse, au contraire, passe d'un père atterré par la disparition de sa fille à un égoïste qui n'a de souci que pour lui-même et laisse aller à vau-l'eau la relation avec sa femme Suzanne et avec Ophélie, son autre fille. Après une suite d'aventures amoureuses sans conséquence, après avoir abusé de l'alcool pendant un temps, il tente de se reprendre en main en occupant tous ses loisirs au jogging. Mais il continue de négliger sa femme et sa fille, cette dernière ne comprenant pas l'acharnement de son père à lui faire la leçon au moindre de ses gestes. Si bien qu'elle en est venue à croire qu'il lui reproche de ne pas être à la hauteur de la défunte Audrey.

Le bon ? Le méchant ?

La trame de ce roman met en parallèle le quotidien des deux héros avec, ici et là, une intrusion dans la vie de celles et ceux avec qui ils le partagent. François Leblanc nourrit l'image de la personnalité de Berthiaume et de Telmosse, sans cesser de la renouveler d'une péripétie à l'autre. À un tel point qu'il arrive qu'on ne sache plus qui est le bon, qui est le méchant.

L'auteur a imaginé un point culminant où les deux hommes s'affrontent, où ni l'un ni l'autre ne sort vainqueur mais sûrement plus humain.

Zagreb est une de ces histoires agréables à lire parce que l'auteur a été capable d'attirer et de retenir notre attention de la première à la dernière page, grâce à une trame intelligente et à un discours narratif bien maîtrisé. Que demander de plus ?

Ah ! oui : d'où vient le titre ? C'est là la clé du roman.